loir interviennent pour faire de l'animal un adepte convaincu et résolu de la gymnastique utilitaire.

La constatation de cet ensemble de tares et de qualités ne suffit-elle pas à légitimer notre thèse que le chat est pour l'homme actuel un précieux modèle, une sorte de rappel vivant du genre de philosophie et de culture physique qui conviennent au temps auquel nous vivons.

Critique du Congrès de Lausanne.

I.

Le volume contenant le compte-rendu *in extenso* des travaux du Congrès de Lausanne (1) a paru ces temps derniers et l'impression que procure la lecture de ce volume est excellente. Il est peu des communications faites au congrès qui ne gagnent singulièrement à la lecture alors même qu'à l'audition elles avaient déjà paru remarquables. Nous voulons consacrer ici quelques pages à l'examen de ce volume si rempli d'idées nouvelles.

A tout seigneur tout honneur. Le volume s'ouvre par la conférence inaugurale du Prof. G. Ferrero. Et c mment ne serions nous pas tout particulièrement heureux de voir l'illustre historien adhérer avec une pareille vigueur à la thèse que cette Revue a soutenue elle-m me si ardemment? Il y a deux parties très distinctes mais étroitement liées l'une à l'autre dans le discours de M. Ferrero : d'un côté une sorte de grande fresque résumant l'évolution historique, de l'autre une vision précise du rôle de sauveur qui sera — si elle le veut — le rôle du sport auprès de la civilisation présente. On peut ne pas partager de façon complète les vues de l'orateur en ce qui concerne la comparaison du passé avec le présent. Est-il bien sûr que nous vivions « un moment extraordinaire de l'histoire » et que jamais l'homme n'ait été « si puissant, si savant, si riche, si sûr de lui-même et de son avenir » ? Peut-on vraiment dire de notre civilisation qu'elle n'est plus « gênée par aucune limite, ni par l'étendue, ni par la pesanteur, ni par la matière et ses lois qu'elle a vaincues, ni par Dieu qu'elle a déporté dans l'infini, pour s'asseoir elle-même sur son trône terrestre » ? Est-il légitime d'attribuer à la révolution géographique, à

(1) E. Toso & Cie, éditeurs, rue de la Louve, Lausanne.

la révolution astronomique, à la révolution politique qu'ont produites la découverte de l'Amérique, la connaissance du système solaire ou la proclamation du droit à la liberté individuelle une importance supérieure à celle de tant d'autres événements tels que la formation de l'empire chinois et de l'empire romain, le développement de l'Hellénisme ou l'invention de l'imprimerie : événements dont la répercussion sur les destinées humaines a été si profonde?

Ce sont-là des questions sur lesquelles nous n'avons pas à nous prononcer ici. Mais tout aussitôt M. Ferrero accorde que l'homme devenu grand comme un géant est pourtant « un géant qui vacille à chaque pas ». Il reconnaît que la « formidable tension de l'âme du monde » risque d'engendrer pour l'homme « la banqueroute du système nerveux ». Il avoue que notre civilisation « par sa constitution même, ne peut vivre que d'excès, parce qu'elle est devenue puissante en renversant presque toutes les limites où les civilisations antérieures s'étaient renfermées ». Qu'on soit d'accord ou non sur ce « parce que » la constatation du fait reste certaine. Cette civilisation, rien ne lui est plus difficile que de se limiter « son élan la transporte en toute chose trop loin: nous avons perdu le sens de la juste mesure, car nous avons affaibli ou détruit les autorités et les forces morales qui autrefois faisaient respecter les limites ».

La théorie des limites paraît à M. Ferrero « une théorie simple, ingénieuse et utile au sport ». Etudiant rapidement les rapports de l'art et de la morale, il nous montre que la « morale est une limite de l'art » et que de son côté « l'art doit être une limite de la morale ». Ainsi seront tenues en respect les tendances au dévergondage répugnant aussi bien qu'à l'ascétisme stérilisant. Dans l'utilité, l'orateur voit aussi une limite de la science comme de la beauté. Bref « toutes les différentes activités humaines devraient être les unes pour les autres, des limites réciproques ». Dans le sens ou on peut dire que la guerre et le commerce se limitent l'une l'autre, on peut dire la même chose du sport vis-à-vis de l'intellectualisme. Le sport sera « une force d'équilibre, un contrepoids aux excès intellectuels d'une civilisation sédentaire, nerveuse, agitée par une excitation perpétuelle » car « les limites de la surexcitation nerveuse sont un des problèmes les plus graves de notre époque ». Mais pour cela il faut que le sport soit pratiqué dans le calme. Et citant les Essais de Psychologie sportive, M. Ferrero évoque le sport devenu « cet empire du Matin calme d'où les deux vampires de notre civilisation, la hâte et la foule seront chassés ».

L'orateur à vrai dire, ressent quelques craintes sur ce point. Il redoute que l'époque « qui abuse de tout » abuse aussi du sport. En vérité n'y a-t-il pas danger que le sport soit une des choses dont « elle

abusera le plus » puisque même « des civilisations qui savaient se limiter dans tout le reste, comme la grecque et la romaine, ont abusé des Jeux ». Ici nous ferons une réserve. D'abord la civilisation grecque ni la romaine n'ont su « se limiter dans tout le reste »; ensuite il n'est pas possible de leur reprocher conjointement d'avoir « abusé des Jeux » car leurs Jeux ne furent pas les mêmes, bien loin de là. Les spectacles romains n'avaient rien de sportif et ce n'est peut être point par l'abus que périrent les sports grecs. Mais cela n'infirme en rien la constatation que ce « grand et urgent besoin d'équilibre, de mesure, d'harmonie » qu'éprouve le monde moderne « s'il ne veut pas risquer d'être étouffé par l'excès de son énergie » sera mieux satisfait par le sport que par aucun autre sedatif.

Combien nous savons gré à M. Ferrero de n'avoir pas apporté le prestigieux appui de son nom à ce cliché pernicieux de la modération que des ignorants resassent autour de nous. Il sait bien, lui, que le sport c'est le culte de l'effort et que la préoccupation de la modération tue immanquablement l'effort ou le rend eunuque pour mieux dire. Les « limites » qu'il accepte pour le sport, celles qu'il juge désirables, fécondes ce sont celles-là même qui furent préconisées ici quand nous nous posions, il y a quelques années la question primordiale: le sport peut-il enrayer la névrose universelle? Et c'est à cette question que nous répondions en disant : oui, il le peut à la condition de se garder de la hâte et de la foule.

La parole puissante du grand écrivain italien donne à nos conclusions un singulier retentissement. Voilà les limites du sport, celles au delà desquelles il ne serait qu'un « élément d'excitation, de concurrence, d'épuisement à ajouter aux autres » au dedans desquelles il agira comme « une diversion salutaire, une force bienfaisante capable de répandre sur les nerfs ces ambroisies divines, aujourd'hui si rares et si précieuses : le sommeil du corps et la tranquillité de l'âme ».

Chronique du mois.

Au moment ou l'on se préparait dans les différents pays à organiser en quelque façon la participation nationale aux Jeux d'Athènes, brusquement on a appris que ces Jeux hier certains n'auraient pas lieu. Le gouvernement hellène se refusait à suivre le Comité Olympique d'Athènes dans la voie où celui-ci l'avait convié à s'engager. La